

## Fichier 2. Après Mezetulle...

Renier les origines, hair l'original  
une clé pour  
comprendre l'antisémitisme et défendre  
l'universel  
par  
T.R. et Ppty.

Pourquoi la haine des Juifs traverse-t-elle les siècles avec une telle continuité, en se transformant sans jamais disparaître ? Pourquoi résiste-t-elle à la réfutation rationnelle, à l'expérience historique, et même aux catastrophes qu'elle a engendrées ?

L'analyse proposée par Jean-Pierre Sakoun, dans le sillage des travaux de Jean-François Lyotard, Pascal Ory et François Rachline, permet d'éclairer cette singularité. Elle conduit à considérer que l'antisémitisme ne relève ni d'un racisme ordinaire ni d'une simple xénophobie, mais d'une structure historique et spirituelle spécifique, que l'on peut comprendre comme une haine de la filiation.

Le judaïsme constitue en effet une origine au sens fort. Il introduit dans l'histoire humaine l'idée révolutionnaire d'un

Dieu unique et d'une Loi universelle fondée sur la responsabilité morale. Comme le rappelle Maïmonide, cette Loi ne vise pas la domination mais l'obligation : elle engage ceux qui la reçoivent et ouvre, à travers les commandements dits noachides, une perspective éthique pour l'ensemble de l'humanité.

Or les deux autres monothéismes, christianisme et islam, se sont construits dans un rapport ambivalent à cette origine. Tous deux s'en réclament, tout en affirmant en accomplir le dépassement. Le christianisme, à travers la théologie paulinienne, proclame que « le Christ est la fin de la Loi » (Romains 10:4) et inaugure une alliance nouvelle. L'islam, quant à lui, se présente comme la révélation ultime, venue corriger des Écritures antérieures jugées altérées.

Mais cette construction se heurte à un fait irréductible : le judaïsme ne disparaît pas. Il ne reconnaît pas sa caducité. Il demeure fidèle à la Loi originelle. C'est cette persistance qui constitue, selon Lyotard, un point aveugle de la conscience européenne : « Les Juifs représentent quelque chose dont l'Europe ne veut ou ne peut rien savoir ».

Dès lors, une tension se crée. Car la survie du judaïsme vient contredire le récit d'un accomplissement définitif. Elle maintient ouverte la question de la légitimité et empêche toute clôture de l'histoire religieuse. Comme le souligne Pascal Ory, l'antijudaïsme puis l'antisémitisme naissent moins

de l'altérité que de cette proximité gênante, de cette dette impossible à effacer.

Les réponses historiques à cette tension sont connues : théologies de la substitution, comme celle d'Augustin assignant aux Juifs un rôle de « témoins » dégradés ; dispositifs juridiques d'infériorisation, comme le statut de dhimmi dans les sociétés islamiques ; violences et persécutions récurrentes dans l'Europe médiévale et moderne. Dans tous les cas, il s'agit de résoudre une contradiction en reléguant l'origine à une position subalterne.

C'est en ce sens que Sakoun peut parler d'une « haine de l'origine » : non pas rejet d'un autre radical, mais refus d'assumer une filiation.

À cette première dimension s'en ajoute une seconde, tout aussi décisive : la « haine de l'original ».

Car contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, le judaïsme ne s'est pas contenté de survivre. Il a manifesté, à travers les siècles, une vitalité intellectuelle et spirituelle exceptionnelle. L'élaboration du Talmud dans l'Antiquité tardive, l'œuvre de Rachi au XI<sup>e</sup> siècle, la synthèse philosophique de Maïmonide, les développements mystiques de la Kabbale - du Zohar aux doctrines de Safed (Tsimtsoum, Tikkoun olam) - témoignent d'une capacité continue à produire du sens.

Cette fécondité constitue un scandale pour les doctrines qui postulent le dépassement du judaïsme. Elle suscite des réactions ambivalentes, oscillant entre fascination et hostilité : soupçon de savoir occulte, comme dans les mythes conspirationnistes (jusqu'aux Protocoles des Sages de Sion), ou dénonciation d'une obstination coupable.

Dans les deux cas, ce qui est visé est la capacité du judaïsme à « tenir tête » (Paul Audi), c'est-à-dire à maintenir une tradition vivante sans se dissoudre dans les récits dominants.

L'antisémitisme apparaît ainsi comme une construction profondément irrationnelle. Il transforme une permanence historique en anomalie, attribuée à une minorité des pouvoirs imaginaires, et repose sur des contradictions internes persistantes. Il constitue, pour reprendre une expression éclairante, une pathologie de la raison, où le réel est réorganisé pour satisfaire une hostilité préalable.

Mais l'analyse ne s'arrête pas là. Comme le montre François Rachline, l'antisémitisme doit être compris comme un antihumanisme. Ce qu'il vise, au-delà des Juifs eux-mêmes, c'est ce que le mosaïsme a introduit dans l'histoire : l'idée que chaque être humain est porteur d'une dignité égale et responsable de ses actes.

En ce sens, la haine du Juif est aussi une haine de l'exigence morale universelle. Elle se manifeste chaque fois que cette

exigence est perçue comme une contrainte insupportable ou comme un rappel de l'inachèvement humain.

Cette grille de lecture permet également d'éclairer certaines formes contemporaines d'antisémitisme radical, lorsque la contestation politique d'un État se transforme en mise en cause de son existence même. Comme le suggère Sakoun, il peut alors s'agir moins d'un désaccord géopolitique que de la réactivation d'une structure plus ancienne : le refus de voir perdurer ce qui aurait dû disparaître.

Ces analyses engagent directement *la réflexion sur la laïcité et sur le rôle de l'École*. Car si l'antisémitisme prospère sur l'ignorance, les simplifications et les mythes, sa réfutation suppose un travail de connaissance, de mise à distance critique et de transmission.

**L'École laïque**, en formant des esprits capables de comprendre la complexité historique et de distinguer les registres du religieux, du politique et du symbolique, constitue un rempart essentiel contre ces dérives. Elle ne se contente pas d'enseigner des faits ; elle forme à la raison.

Dès lors, combattre l'antisémitisme ne relève pas seulement de la vigilance morale ou de la sanction juridique. C'est une tâche intellectuelle et civique fondamentale. Elle engage la défense de l'universalisme, entendu non comme abstraction, mais comme reconnaissance effective de l'égale dignité des êtres humains.

Refuser de « renier les origines », c'est accepter la part d'héritage qui fonde notre histoire. Refuser de « haïr l'original », c'est reconnaître que la persistance des traditions n'est pas une menace mais une condition du pluralisme.

Ainsi comprise, la lutte contre l'antisémitisme apparaît comme indissociable de la défense de la raison, de la laïcité et de l'idéal républicain lui-même.

***Pour en savoir plus :***

Jean-Pierre Sakoun, « Renier les origines, haïr l'original », Mezetulle, 6 mai 2026.

Jean-François Lyotard, « L'Europe, les juifs et le livre », Libération, 15 mai 1990.

Pascal Ory, « De la haine du juif », revue Humanisme, n°349, 2025.

François Rachline, « L'antisémitisme est un antihumanisme », revue Humanisme, n°349, 2025.

Paul Audi, *Tenir tête*, Paris, Stock, 2024.

Maimonide, *Guide des égarés*, XII<sup>e</sup> siècle (trad. françaises disponibles).

Edmond Fleg, Pourquoi je suis juif, 1927 (rééd. Les Belles Lettres, 2024).

:::

*ASVPNF* , 14 mai 2026

## Version en langue anglaise

### Denying Origins, Hating the Original Understanding Antisemitism to Defend Universalism

Why has hatred of Jews persisted across centuries, constantly changing form yet never disappearing? Why does it resist rational refutation, historical experience, and even the catastrophes it has produced?

The analysis proposed by Jean-Pierre Sakoun, drawing on the work of Jean-François Lyotard, Pascal Ory, and François Rachline, sheds light on this singular phenomenon. It suggests that antisemitism cannot be reduced to ordinary racism or simple xenophobia, but must be understood as a **specific historical and spiritual structure**—a hatred rooted in filiation.

Judaism stands as an origin in the strongest sense. It introduced into human history the revolutionary idea of a single God and a universal moral law grounded in individual responsibility. As Maimonides emphasized, this law is not

about domination but obligation: it binds those who receive it and opens, through the so-called Noahide commandments, an ethical horizon for all humanity.

Yet the two other monotheisms, Christianity and Islam, developed in an ambivalent relationship to this origin. Both claim continuity with it while asserting that they fulfill and transcend it. Christianity, through Pauline theology, proclaims that "Christ is the end of the Law" (Romans 10:4) and inaugurates a new covenant. Islam presents itself as the final revelation, correcting earlier scriptures deemed to have been altered.

However, this construction encounters an irreducible fact: Judaism did not disappear. It did not accept its supposed obsolescence. It endured, remaining faithful to its original law. As Lyotard observed, this persistence represents something "that Europe does not want, or cannot bear, to know."

A fundamental tension emerges here. The continued existence of Judaism contradicts the narrative of definitive fulfillment. It keeps open the question of legitimacy and prevents any closure of religious history. As Pascal Ory points out, anti-Judaism—and later antisemitism—arises less from radical otherness than from a **troubling proximity**, from a debt that cannot be erased.

Historical responses to this tension are well known: substitution theologies such as that of Augustine, assigning Jews the role of degraded "witnesses"; legal systems of inferiority such as the dhimmi status in Islamic societies; recurring violence and persecution throughout medieval and modern Europe. In each case, the aim is to resolve a

contradiction by relegating the origin to a subordinate position.

This is what Sakoun describes as a "**hatred of origin**": not the rejection of an absolute other, but the refusal to assume a lineage.

To this first dimension must be added a second, equally decisive: the "**hatred of the original.**"

For Judaism not only survived—it remained intellectually and spiritually vibrant. The development of the Talmud in late antiquity, the work of Rashi in the 11th century, the philosophical synthesis of Maimonides, and the mystical traditions of the Kabbalah—from the Zohar to the Safed doctrines of Tsimtsum and Tikkun olam—all testify to a continuous capacity for creative thought.

This vitality becomes a scandal for doctrines that claim to have superseded Judaism. It gives rise to ambivalent reactions, oscillating between fascination and hostility: suspicions of hidden knowledge, as in conspiracy myths culminating in the *Protocols of the Elders of Zion*, or accusations of stubborn pride.

In both cases, what is targeted is Judaism's ability to "stand its ground" (Paul Audi)—to sustain a living tradition without dissolving into dominant narratives.

Antisemitism thus reveals itself as a profoundly irrational construction. It transforms historical continuity into anomaly, attributes imaginary powers to a minority, and rests on persistent internal contradictions. It can rightly be described as a **pathology of reason**, in which reality is reshaped to justify a prior hostility.

But the analysis goes further. As François Rachline argues, antisemitism must be understood as an **anti-humanism**.

What it ultimately attacks, beyond Jews themselves, is what Mosaic thought brought into history: the idea that every human being possesses equal dignity and bears responsibility for their actions.

In this sense, hatred of Jews is also hatred of universal moral demand. It emerges whenever that demand is experienced as an unbearable constraint or as a reminder of human incompleteness.

This framework also helps illuminate certain contemporary forms of radical anti-Zionism, when political criticism of a state shifts into a denial of its very legitimacy. As Sakoun suggests, what may be at work here is less a geopolitical disagreement than the reactivation of an older structure: the refusal to accept the continued existence of what was expected to disappear.

These reflections directly concern the principles of *French laïcité*—a specific model of secularism grounded in the strict separation of political authority and religious institutions, and in the universal equality of citizens beyond their particular beliefs. In this framework, public reason and shared civic norms take precedence over communal or religious affiliations.

Antisemitism thrives on ignorance, simplification, and myth; its refutation requires knowledge, critical distance, and transmission.

The secular school, by forming minds capable of understanding historical complexity and distinguishing between religious, political, and symbolic registers, constitutes a crucial safeguard. It does not merely transmit facts—it cultivates reason.

Combating antisemitism, therefore, is not only a matter of moral vigilance or legal enforcement. It is a fundamental intellectual and civic task. It involves defending universalism—not as an abstraction, but as the concrete recognition of the equal dignity of all human beings.

To refuse to “deny origins” is to acknowledge the heritage that shapes our history. To refuse to “hate the original” is to recognize that the persistence of traditions is not a threat, but a condition of pluralism.

Understood in this way, the struggle against antisemitism is inseparable from the defense of reason, secularism, and the very ideal of a shared humanity.

### **Further Reading:**

Jean-Pierre Sakoun, “Denying Origins, Hating the Original,” *Mezetulle*, May 6, 2026.

Jean-François Lyotard, “Europe, the Jews, and the Book,” *Libération*, May 15, 1990.

Pascal Ory, “On the Hatred of the Jew,” *Humanisme*, no. 349, 2025.

François Rachline, “Antisemitism as Anti-Humanism,” *Humanisme*, no. 349, 2025.

Paul Audi, *Tenir tête* (“Standing One’s Ground”), Paris, Stock, 2024.

Maimonides, *The Guide for the Perplexed*, 12th century.

Edmond Fleg, *Why I Am a Jew*, 1927 (recent re-edition, *Les Belles Lettres*, 2024).

⋮